

BIBLIOGRAPHIE

LES LIVRES

Arts et littérature

BARCLAY (Jean). *Euphormion*. Traduction française de Jean Bérault (1640). Edition par Alain Cullière, Paris, Klincksieck (Bibliothèque française et romane), 2000, 285 p.

Réservé jusqu'ici aux érudits qui pouvaient accéder aux éditions du XVII^e siècle, ignoré par trop de spécialistes du roman picaresque, comique ou satirique, *Euphormion*, roman néo-latin de Jean Barclay nous est enfin restitué dans la traduction française du médecin Jean Bérault (1640).

La savante « présentation » d'Alain Cullière, nous dit qui était Jean Barclay : fils de Guillaume Barclay ce professeur de droit, d'origine écossaise, professeur à l'Université de Pont-à-Mousson lorsque la Faculté de droit y fut créée en 1582, université qui avait à peine dix ans d'existence et dont l'oncle de Guillaume, le Père Edmond Hay, jésuite, était alors le recteur. Jean naquit le 28 janvier 1582 et fut élevé dans le séraïl : il fréquenta le collège, puis la Faculté de droit. Il devait quitter la Lorraine en 1601 après avoir connu le début des querelles internes à l'université entre jésuites et juristes, son père étant devenu doyen de sa Faculté en 1597. Celui-ci fut amené à démissionner en 1603, rejoignit son fils à Paris et termina sa carrière à l'université d'Angers où il mourut en 1608.

Avant *Euphormion*, Jean Barclay avait écrit un commentaire de *La Thébàide* de Stace (1601) et un hymne à Jacques I^{er}, roi d'Angleterre et futur dédicataire de son roman, hymne composé à l'occasion d'un voyage du père et du fils Barclay en Angleterre en 1603.

La tradition du genre satirique et sa grande liberté permettent à Barclay de mêler prose et vers, narration et réflexions, sérieux et fantaisie, humour et ironie. Le lecteur averti transpose le récit à l'antique et y découvre les travers du siècle et ceux des ennemis de son père, en particulier ces Acigniens, anagramme des Ignaciens ou jésuites qui se glissent partout et abusent de leurs pouvoirs. Le ressentiment familial trouve un écho dans les aventures du héros. La cour ducal de Nancy n'est pas non plus épargnée et dans le mélange des cultures latine et moderne, l'esclave antique rejoint l'homme de cour dans une farce permanente.

Aux deux éditions parisiennes d'*Euphormion* en 1605, dont Alain Cullière nous dit l'intérêt et les insuffisances, Jean Barclay entreprit de donner une suite, après être passé à la Cour de Jacques I^{er} et y avoir publié en 1606 des *Sylvae*, pièces encomiastiques dédiées à de puissants personnages. Dans cette seconde partie le héros se rend en Italie, à Venise et Rome, puis revient en France et passe en Angleterre. Cette seconde partie de 1607 est plus autobiographique, plus philosophique aussi que la première. Les clefs sont plus claires et la maîtrise de la langue et du roman plus ferme : la maturité de l'écrivain s'affirme. Cette seconde partie reprenait les idées du traité du père, Guillaume Barclay, *De Potestate Papae* que le fils Jean devait publier en 1609. Cet ouvrage dénonçait les prétentions du pape à la monarchie universelle. Aussi la seconde partie de l'*Euphormion* fut attaquée par le nonce apostolique, condamnée à être détruite, mise à l'index à Rome et... réimprimée en

1609 et 1610 avec la première partie, profitant de la publicité du scandale. Ayant quitté l'Angleterre en 1614, Jean Barclay mourut à Rome en 1621, au moment où paraissait le roman héroïque néo-latin d'*Argenis*, dans le goût du temps et qui devait lui valoir une réputation durable.

En 1625 et 1626 *Euphormion* connut deux traductions trop littérales et médiocres. La traduction du médecin Jean Bérault est en fait une fidèle réécriture qui vaut autant par cette fidélité que par la qualité de la prose française. Le traducteur ajoute aux deux parties du roman satirique, une centaine de pages de commentaires savants et un index thématique, suivis d'une « clef de l'*Euphormion* » d'une autre main que la sienne. C'est cet ouvrage que publie Alain Cullière en complétant, quand cela s'impose, les notes de Bérault et en nous donnant le texte latin et une traduction plus précise quand Bérault escamote certaines tournures délicates. L'éditeur se contente de moderniser l'orthographe, de revoir la ponctuation et de disposer le texte en paragraphes, ce qui ajoute à l'agrément d'une œuvre qu'on prend plaisir à lire, sans que les notes, pourtant nombreuses et érudites, perturbent le rythme d'une lecture cursive.

Un lecteur du XX^e siècle trouvera dans cet *Euphormion* un document rare sur une période de mutation des goûts et des genres, au carrefour des courants, des sensibilités et des mentalités, un document sociologique sur plusieurs milieux dans plusieurs pays et un document littéraire sur les débuts du roman satirique, plus érudit et moins populaire que le roman comique.

Ce qu'il y a de plus moderne dans cet ouvrage, c'est sans doute la création littéraire d'un débutant plein de talents prometteurs qui est d'autant plus le reflet de son époque qu'il est davantage lui-même. C'est un véritable écrivain car il écrit par nécessité intérieure. « Au final, dit Alain Cullière, il laisse de lui [l']image d'un homme plutôt pessimiste et insatisfait, frémissant à force de remords et d'ambitions, trop lucide pour être vraiment heureux, mais trop heureux pour être vraiment profond ». Cet européen avant l'heure est, par bien des côtés, notre contemporain. (Jacques Hennequin).

BIRGIN (Christian), *La chair et la lumière*, Desclée de Brouwer, 2001, 155 p. (Coll. « Littérature ouverte »).

On est rarement allé aussi loin, dans l'intelligence de l'œuvre de Georges de La Tour, que Christian Birgin, écrivain et peintre. Il fallait un auteur qui eût assurément une connaissance très vive de ce qu'est la vie spirituelle et même la mystique pour toucher ainsi à l'essentiel de la création artistique du peintre de Vic-sur-Seille.

Les premiers chapitres qui évoquent la figure d'Alphonse de Rambervillers, le lieutenant général du bailliage de Vic, nous rendent sensible, après René Taveneaux et Alain Cullière, la qualité du milieu intellectuel et artistique qu'anima l'auteur des *Dévots élancements du poète chrétien* (1600) offerts à Henri IV. L'art modeste du peintre est peut-être la seule manifestation de l'espérance dans cette période de guerres, d'épidémies, de famines. Les jeux de l'ombre et de la lumière rendent compte, dans cette biographie spirituelle, de la grâce de la conversion, et de la joie intérieure de la Madeleine dont l'auteur propose au cœur du volume quelques trop rares reproductions ainsi que le « Saint-Sébastien soigné par Irène » du Louvre. « Le génie de la lumière, fait-il dire à son personnage, n'est pas d'écarter les ombres mais de

les faire comprendre ». Ainsi en est-il aussi de la vie et de la mort. Un grand sujet et un livre à la fois douloureux et lumineux. (J. H.)

BENOIT (Michèle) et MICHEL (Claude), *Le Parler de Metz et du Pays messin*, Metz, éditions Serpenoise, 2001, 237 p.

Cet excellent glossaire du parler de Metz et du Pays messin propose près de 1 600 mots du français tel qu'on le parle à Metz et dans ses environs immédiats, auxquels s'ajoutent 350 termes moins vivants.

Au croisement des disciplines linguistiques, les auteurs ont réalisé un travail scientifique très sérieux et pourtant réjouissant : ils ont fait appel à la phonétique, à la sémantique, au lexique, à la grammaire, à l'étymologie après une mise en place historique et géographique du « Pays messin ». On y trouve les expressions et tournures locales qui distinguent notre emploi du français de celui des autres provinces, influencé qu'il est par l'ancien patois roman et par le parler local germanique et voisin.

L'originalité de ce travail de qualité universitaire tient à ce qu'il ne se contente pas d'utiliser les travaux des prédécesseurs dont la bibliographie figure en fin de volume, mais qu'il l'a complétée par une enquête auprès de Messins, nos contemporains, divers par leur âge, leur localisation, leur culture : cela a permis de mesurer la vitalité de ce parler messin. Loin d'être un musée ou un conservatoire tourné vers le passé, ce dictionnaire du parler messin nous renvoie à notre quotidien et nous rend une sorte de miroir linguistique de nos particularismes langagiers, qui éclaire et renforce notre identité messine.

Une introduction méthodologique, une table des abréviations et une carte du « Pays messin » complètent ce travail de grande qualité. (J. H.)

Seconde guerre mondiale

ROSEN (Léon de), *Une captivité singulière à Metz sous l'occupation allemande (1940-1941)*, préface de Jacques Fauvet, L'Harmattan, 2000, 222 p.

Ces mémoires de guerre et de captivité sont un témoignage précieux sur la fin des hostilités de la drôle de guerre et la vie des prisonniers français aux forts de Queuleu et de Saint-Julien (1940-1941). La rareté des témoignages sur la vie à Metz au début de la seconde annexion rend ces mémoires passionnants. L'auteur montre comment les prisonniers, profitant d'un régime assez libéral de la part de leurs gardiens, du moins au début, purent bénéficier de la générosité des Messins, inépuisable en dépit des expulsions du mois d'août au mois de novembre ; beaucoup, dont l'auteur, purent s'évader, en particulier grâce à l'aide de sœur Hélène et de son réseau, et gagner la zone libre.

L'humanité de l'auteur, fils de Russe immigré en 1923 et naturalisé français en 1940, engagé volontaire, l'amène à juger les Allemands et les Français et leur mentalité sans manichéisme, rendant à chacun les éloges ou les critiques qu'ils méritent en fonction de leurs valeurs affirmées ou reconnues.

Léon de Rosen, après s'être évadé, réussit à passer en Angleterre en 1943 et termina la guerre à Berlin où il fut chargé de rapatrier les Français de zone soviétique. Il avait pu assister en tant qu'officier d'ordonnance du général Giraud, à la remise de la Légion d'honneur à sœur Hélène mourante. Direc-

teur général adjoint de Simca, P.D.G. de Massey Fergusson France, il fonda et dirigea le secteur « industrie et environnement du Programme des Nations Unies pour l'Environnement », fut président de l'Union internationale des chefs d'entreprise chrétiens, auditeur au concile Vatican II, administrateur du Secours Catholique.

On peut regretter que ce rare et précieux témoignage sur le patriotisme des Messins restés au pays en 1940-1941 et qui avaient échappé à l'expulsion, soit entaché de multiples coquilles et même d'erreurs (les événements relatés datent de 1940-41 et non 1939-40 comme porté sur la couverture ; le 15 août est l'Assomption et non l'Ascension, etc.). Il eût mérité un relecteur, sinon un éditeur plus attentif. (J. H.)

BARBIER (Nina), *Malgré Elles. Les Alsaciennes et Mosellanes incorporées de force dans la machine de guerre nazie*, Strasbourg, Editions du Rhin-Editions La Nuée Bleue/ DNA, 2000, 111 p., ill.

Recueil d'une trentaine de témoignages de femmes, dont ceux de deux Mosellanes, incorporées dans le *Reichsarbeitsdienst*, le Service du travail du Reich, et le *Kriegshilfsdienst*, le Service auxiliaire de guerre, enregistrés à l'occasion d'un film documentaire réalisé par l'auteur pour la chaîne de télévision France 3. Les préfaces d'Odile Goerg, professeur à l'Université Marc Bloch de Strasbourg, et de Léon Strauss, maître de conférences honoraire à l'Université Robert Schuman de Strasbourg, soulignent la valeur, mais aussi les limites de ces récits, souvent très émouvants.

LES PÉRIODIQUES

Entre Lauter et Merle. Cercle d'histoire de L'Hôpital et Carling, n° 14 (juillet 2001). – R. HESSE, *La construction des groupes I et II de la centrale Emile Huchet*, p. 2-15. – L. GRILL, *Le cimetière de la ville de L'Hôpital*, p. 17-30.

Le Pays lorrain, n° 3, septembre 2001. – C. GABRIEL, *Les ingénieurs de Metz. L'ENIM a quarante ans*, p. 183-188. – S. GABER, *Canons allemands à longue portée en Lorraine pendant la Première Guerre*, p. 210-213 : notamment Hampont près de Château-Salins. – C. MAIRE, *La presse française et la désinformation, début août 1914. Deux exemples* : annonce à tort par un journal de Toulouse de la mort d'Alexis Samain, président de la Lorraine sportive et de l'abbé Hennequin, curé de Moyenvic, qui auraient été fusillés par les Allemands.